

CENT ANS AU FIL DE L'EAU

Avec [REDACTED], on a fait quelques voyages, surtout de la farine. À l'époque la farine constituait un don de la France aux pays en voie de développement. On amenait la farine à Rouen où elle était embarquée sur des navires.

Quelquefois il fallait presque un mois pour décharger car il y avait beaucoup de péniches et les dockers ne travaillaient que cinq heures par jour. Pendant ce temps on attendait. Heureusement, on était indemnisés si le bateau n'était pas vidé dans les trois jours. On touchait des surestaries* qui augmentaient avec le temps.

Souvent on remontait à vide. Quelquefois on trouvait un affrètement.

Le plus dur c'est qu'il fallait arriver le dimanche pour pouvoir décharger le lundi matin. Mais le dimanche, souvent il n'y avait personne pour amarrer. Il fallait mettre une échelle contre le navire. Moi je tenais l'échelle, c'est mon fils qui grimpait. Il ne fallait pas que le bateau bouge sinon c'était le grand plongeon. Quand une autre péniche arrivait en même temps que nous, c'était bien, on s'entraidait.

Je ne sais pas si c'est parce que je vieillissais, j'avais presque quatre-vingts ans, mais ce fut l'époque des grandes peurs. Un jour, on attendait à trois bateaux pour décharger. Arrive un gros navire qui voulait virer mais il vient sur nous. Il a touché le bateau d'à côté, ça nous a tous secoués. On ne savait pas s'il y avait une avarie. Les pompiers sont venus, ils ont vidé la moitié des sacs de farine pour vérifier. Heureusement il n'y avait pas de voie d'eau, juste une petite bosse. Nous aussi nous en avons une malgré les défenses que l'on met toujours quand on est bord à bord, c'est dire que le choc avait quand même été fort. Moi, j'avais couché les enfants de nos voisins chez nous. Le lendemain c'est eux qui ont déchargé les premiers.

*Somme payée par le chargeur ou le réceptionnaire en compensation du temps pendant lequel il immobilise le bâtiment de navigation.

Une autre fois, toujours à Rouen, on était à deux bateaux, on voit un navire qui arrive sur nous avec deux remorqueurs. Le marinier d'à côté a dû les appeler pour leur signaler notre présence. Son inquiétude c'était que je ne puisse pas grimper sur le navire en cas de nécessité, mais j'y serais arrivée.

Le pire c'était le brouillard. On n'avait pas de radar comme maintenant et on était tout petits à côté des navires du port de Rouen.

Une autre fois on a quitté Tancarville de nuit, en décembre. On était très chargés, du blé pour Pantin. On était avec un bateau vide qui voulait sortir. [REDACTED] et l'autre marinier sont partis chercher le pilote. Pour remonter de Tancarville à Rouen, on est obligés d'avoir un pilote car il faut passer un sas, à marée haute. Moi j'attendais en espérant que le pilote n'arriverait pas à temps mais il est arrivé et comme la marée était encore haute on est partis. J'avoue que j'avais peur, toute seule dans la cabine comme ça en pleine nuit, en plein hiver, mais heureusement c'était un bon pilote.